

## 25. Un bordache côté jardin

CF(H) PHILIPPE METZGER

*Au soir de la présentation au drapeau de sa promotion de l'Ecole navale, sur fond de musique de circonstance, Philippe Metzger rallia Tours pour des retrouvailles familiales, sur un fond musical un peu différent.*

C'était un temps différent. Un temps de légèreté, de joie, de passion.

Internet n'existait pas et le téléphone était résolument fixe, avec ses cabines de rue et ses numéros à 7 chiffres. Le socialisme n'avait pas encore pris le pouvoir, Giscard était toujours à la barre, et Chirac faisait déjà des siennes. Le sida était inconnu et, un peu plus de 10 ans après mai 68, la liberté faisait encore vibrer une jeunesse qui roulait en 2CV et en 4L. La pollution était un concept lointain, et les Stones disputaient le hit-parade à Police et Supertramp.

C'était un temps d'espérance où je n'avais qu'un seul but : entrer dans la Marine en intégrant l'Ecole navale. Rien ne m'y prédisposait sur un plan familial, mais la découverte de la voile, de la mer, et le désir de voyager m'avaient conduit à opter pour ce parcours singulier. D'une famille antimilitariste, ce choix dérangeait. Mais c'était chevillé en moi, c'était ma voie, et je mis toute mon énergie pour y parvenir.

Alors je pris deux ans. Deux ans de prépa au collège naval, qui allait devenir le lycée naval quelques années plus tard. J'étais arrivé dans cet établissement comme un intrus, comme un étranger dans un club fermé. Mes camarades de maths spé y étaient pratiquement tous des fils de commandant de bâtiment de combat. Les salles de classe donnaient sur la grande rade de Brest par d'immenses baies vitrées et lorsque l'un des escorteurs d'escadre ou autre frégate y passait sous nos yeux envieux pour gagner son poste d'amarrage, il y avait toujours, au milieu du cours un gars qui bombait le torse en susurrant : « Celui-là, c'est mon père qui en est le pacha ».

Je n'étais pas de leur monde. Mon père n'était pas marin, ni même militaire, encore moins grand commis de l'Etat. Pourtant, ils m'acceptaient gentiment puisque j'étais là, avec une sorte de compassion bienveillante, mais je n'avais pas de point d'accroche. Jusqu'à un jour d'octobre où, feuilletant les quotidiens à la grande bibliothèque du KeuNeu après le déjeuner, je leur fis marquer

un arrêt sur la page Spectacles du *Figaro* : une grande photo, un titre élogieux et un texte sur toute la page pour un groupe vocal qui entamait un nouveau récital à Paris. Avec un détachement calculé, je leur montrai alors la photo et l'un des types : « Là, le gars qui joue du piano, c'est mon père ». « Hubert Degex, c'est ton père ? » Leur regard mêlé d'étonnement et d'admiration reste gravé dans ma mémoire : j'étais fils de, donc bien de leur univers, bien que celui des arts leur fût assez lointain. Les Frères Jacques possédaient une belle notoriété qu'ils ne pouvaient ignorer.

Mais nous étions tous égaux devant les compositions de maths du concours. Tous égaux devant la feuille d'examen, tous égaux devant le tableau noir de l'oral, dans nos uniformes de collégiens à l'anglaise. À l'été 1979, j'étais admis à l'Ecole navale. Pendant deux nouvelles années, la Baille allait devenir mon logis, au fin fond de la presqu'île de Crozon. Début septembre, je m'y installai avec près de soixante-dix camarades, plus ou moins connus et nouveaux.

C'était un temps d'insouciance. La transmission des traditions, comme l'on dit aujourd'hui avec pudeur pour désigner le bizutage, était un rituel immuable, passé de promotion en promotion, dans un esprit potache savoureux. Dès que les cours cessaient, tout au long de la journée et de la nuit, nous étions pris en main par les Anciens, des copains pour la plupart, et nous nous découvriions des ressources physiques et morales insoupçonnées. Ces jeux d'adolescents post-pubères permettaient surtout de créer une cohésion au sein d'une promotion fabriquée de plusieurs pièces hétérogènes, et de lier ce bloc à celui de l'année précédente. Au bout d'un bon mois, la remise des sabres se tint la veille de la présentation au drapeau. Le jeune écervelé devenait apprenti officier.

Mi-octobre, un samedi. Sur le parvis où nous avons marché, fait des pompes, chanté, et autres occupations intellectuelles tels les sauts du mât dans le filet, comme du temps du *Borda*, premier navire-ponton où fut installée l'Ecole navale, nous sommes tous rassemblés, bien en ordre. Les élèves de toutes les écoles, mais aussi les cadres, les professeurs, le personnel civil, les familles installées sur des gradins, se préparent à vivre un moment particulier. Depuis notre arrivée, outre les cours et les exercices traditionnels, la formation militaire a commencé : saluer, s'aligner, tourner, marcher au pas, défiler... Aujourd'hui, nous allons parader au son d'une musique martiale de circonstance, en suivant notre drapeau. Nos uniformes à peine sortis de l'atelier du tailleur, nos sabres neufs rutilants, nos visages heureux malgré la fatigue, l'immense pavillon battant au mât dans la brise bretonne, les goélettes et une flotte de voiliers croisant dans l'anse du Poulmic, tout cela nous fait oublier le ciel gris et lourd, ainsi que le crachin qui menace. Je ne peux m'empêcher de repenser à tous ces jours et toutes ces nuits où nous en avons bavé, ici sur ce parvis et ailleurs. Il devient le symbole d'une éclosion, d'un départ capital pour une carrière dont je suis incapable de soupçonner quoi que ce soit.



Le ministre de la défense, Yvon Bourges, s'est déplacé. Les discours et le cérémonial s'en-

chaînent. Et nous voici en place pour le défilé. Je sais ma mère dans le public, mais pas mon père qu'un gala retient en Touraine. Il n'a pas pu venir, ces engagements ne se gèrent pas comme un simple rendez-vous. Ma taille me rangeant en première ligne, je prends dès le premier pas un air décidé, le menton haut et le regard dans le lointain. Pas cadencé, tour du parvis, puis direction le front de mer pour dislocation.

Chacun a ensuite liberté de manœuvre pour retrouver sa famille en vue d'un cocktail mérité. Au moment où nous entrons dans le hall Neptune, une averse bien dense s'abat sur le site.

Et voilà le moment où les familles prennent le chemin du retour. Ma mère veut faire quelques photos. Je me prête à son envie en posant sur le parvis encore détrempé, sous un soleil passant entre les nuages. « Ça fera plaisir à ton père » me lance-t-elle entre deux déclenchements de son appareil jetable.



« Ce qui va lui faire plaisir, c'est de me voir ce soir ! » lui rétorqué-je. Elle ne comprend pas. C'est pourtant simple : elle est venue avec la voiture que mes grands-parents m'ont offert pour ma réussite au concours, donc nous prenons la route et ma mère rentrera demain avec mon père. Lanvéoc-Tours : pas loin de 6 heures sans mollir. Pas d'autoroute, une R6 aux performances raisonnables mais toutefois modestes, nous arriverons vers 21h30 pour la seconde partie du récital. Après quelques palabres, elle accepte.

Je ne me change pas. En route sans tarder. Le trajet est long. En roulant, je me rappelle. Les Frères Jacques ont changé de pianiste en 1966, et ont choisi mon père. J'avais 8 ans, et j'ai grandi dans les chansons et les spectacles de ces quatre types chaleureux, drôles, sensibles et humains. Avec les autres foyers des Frères, nous formons une famille. La nuit tombe tôt, et nous arrivons enfin à Tours vers 22h00. Il nous faut trouver la grange de Meslay où se tient la représentation.

22h30. Mon uniforme me permet de passer les barrages de police et de me garer au plus près des coulisses. En sortant de la voiture, je reconnais les dernière mesures de La Confiture. La dernière chanson. Ils vont bientôt saluer. J'entre par jardin, à l'opposé de cour, et me fraie un passage entre les techniciens et les pompiers, jusqu'au dernier cintre. Ma mère suit. La chanson se termine, le rideau tombe et les Jacques viennent en coulisse, vers moi. Mon père est sorti côté cour, en raison de la position de son piano sur scène. D'abord, dans la pénombre des coulisses, ils ne me distinguent pas. Alors je dis « Bonjour Paul » à Paul Tourenne qui est devant moi. Il me regarde, étonné, puis s'exclame « Ah ! Philippe ! Eh les gars, Philippe est là ! » Pendant ce temps, la salle applaudit sans ménagement. Le rideau s'ouvre et ils vont saluer. En partant, Paul me dit « On va

prévenir ton père ». Le rideau se referme après quelques secondes en scène où je vois François Soubeyran chuchoter à l'oreille de mon père. Ils reviennent en trotinant et Hubert est parmi eux. Il m'embrasse, un peu étonné tout de même. Il est heureux de me voir, et je pense fier. Il n'est pas le seul : André Bellec, breton de Saint-Nazaire, annonce : « Allez, viens avec nous dans les loges, nous raconter tes premiers pas dans la Marine ! »



Il n'y eut jamais de deuxième rappel. C'était un temps de bonheur.



© Patrice Tourenne